

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

LE GLOBE SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lle}
NIVERLET, libraires;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (service d'été, 15 mai.)

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 55 minut. soir, Omnibus.
4 — 30 — — Express.
3 — 47 — — matin, Poste.
9 — 4 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — — matin, Omnibus.
6 — 23 — — soir, Omnibus.
10 — 11 — — Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

5 heures 4 minut. matin, March.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50
L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

On lit dans le *Constitutionnel*, sous la signature de son rédacteur en chef, M. A. Grandguillot :
« Au moment où l'entrevue de Varsovie donne lieu à tant de commentaires, nos lecteurs apprendront avec intérêt que l'Empereur Napoléon a reçu une lettre autographe de l'empereur Alexandre.

« Nous croyons savoir que dans cette lettre, S. M. l'empereur de Russie définit elle-même le caractère de la réunion de souverains qui a lieu maintenant à Varsovie, de manière à lui enlever toute signification hostile contre la France. »

L'empereur d'Autriche, accompagné d'une suite nombreuse, est arrivé à Varsovie le 22 octobre, à 4 heures du soir. Sa Majesté a été reçue à la gare du chemin de fer par l'empereur de Russie. De là les deux souverains se sont rendus en voiture au palais Lazienki.

L'empereur François-Joseph portait un uniforme russe et l'empereur Alexandre était en uniforme autrichien.

Dans une autre voiture de la cour se trouvait le prince héritier de Russie et dans la troisième le prince régent de Prusse et les princes prussiens. — Havas.

Les nouvelles les plus récentes de Vienne confirment les sentiments de satisfaction et de sympathie qui ont accueilli les nouvelles réformes inaugurées par l'empereur François-Joseph.

Nous croyons savoir que l'envoi des deux archiducs en Venétie, loin d'être inspiré par un esprit contraire à ces réformes, doit en être considéré comme une conséquence.

On est naturellement sans nouvelles encore des premiers actes de l'entrevue de Varsovie. C'est aujourd'hui seulement, 23 octobre, que les conférences seront ouvertes. (Pays).

Une dépêche de Vienne, du 23 octobre, annonce qu'à Presbourg, il y a eu de légers désordres contre les israélites.

La *Nouvelle Gazette de Munich* publie dans son numéro d'aujourd'hui, une dépêche de Turin, en date du 21, annonçant que les représentants de la

Prusse, de l'Espagne et du Portugal font leurs préparatifs de départ.

Une dépêche adressée de Bucharest, le 21 octobre, au *Globe*, annonce que le prince Coza a l'intention de demander à la Porte son consentement pour réunir en une seule administration la Moldavie et la Valachie. La France appuierait, dit-on, la demande du prince.

Des nouvelles de Beyrouth, du 12, venues par la voie de Marseille, annoncent que l'escadre anglaise est partie le 11 pour l'Adriatique. Deux vaisseaux français restent dans le port.

L'agitation continue à Damas, et des menaces sont adressées aux chrétiens par suite de la perception de l'impôt de guerre. — Fuad pacha est accouru et les consuls de France et de Russie sont retournés en toute hâte à Damas. — Havas.

Les journaux anglais publient la dépêche suivante de l'agence Reuter :

« Rome, 21 octobre. — M. Cutrofiano a été envoyé à Varsovie par le roi de Naples.

« Les troupes françaises ont occupé Montalo; elles occuperont la semaine prochaine Orvieto. — 2,000 volontaires sont encore dans la province de Viterbe.

« Les enrôlements militaires continuent à Rome, et le Pape ne manque pas d'argent. — On conçoit des espérances du congrès de Varsovie.

« M. le duc de Gramont a été reçu en audience extraordinaire par le Pape. »

Rome, 18. — Le comte de Cavour, avant de rendre les prisonniers de guerre, exige que le Pape éloigne tous les étrangers restés à son service. La plupart des fonctionnaires des Marches et de l'Ombrie ont fait acte d'adhésion au Piémont. — Havas.

On écrit de Rome que le S. S. Pie IX manifeste de plus en plus chaque jour la ferme résolution de ne pas quitter la ville pontificale.

Le Saint-Père ne néglige aucune occasion de témoigner combien il est satisfait de la protection respectueuse dont l'entourent les hauts personnages qui représentent auprès de lui le gouvernement de l'Empereur.

M. le général comte de Goyon vient de rentrer à

Rome après avoir inspecté les postes des différentes villes du patrimoine de saint Pierre. Tout est parfaitement tranquille à Viterbe, à Civita-Vecchia, à Corneto, aussi bien que dans la capitale des États-Romains.

Les populations se montrent partout animées de sentiments d'ordre, et nullement disposées à céder aux suggestions qui pourraient leur être adressées, de quelque part qu'elles vissentent.

L'état du corps d'occupation est, comme toujours, excellent; l'esprit de discipline et de dévouement à l'Empereur assure que tous les hommes qui en font partie sont prêts à remplir la mission dont ils sont chargés et à garantir, avec l'autorité et la sécurité du Saint-Père, l'honneur de notre drapeau. (Pays).

Aux dernières dates, le corps piémontais du général Cialdini se concentrait entre Isernia et Venafro, prêt à passer le Volturne, opération qui devait être faite dans quelques jours en présence du roi Victor-Emmanuel. Les troupes napolitaines s'étaient repliées sur Capoue qui ne tardera pas à être évacuée. Un corps de quinze mille hommes doit protéger la retraite des troupes royales, qui se replieraient sur Gaëte.

Une dépêche de Naples, adressée à Turin, le 23 octobre, annonce qu'une dépêche officielle du dictateur mande que les Garibaldiens sont entrés à Capoue.

Le roi Victor-Emmanuel est arrivé à Isernia.

Le vote du suffrage direct et universel, en faveur du roi Victor-Emmanuel, a eu lieu à Naples à la presque unanimité. Il en est de même dans les provinces dont le vote est déjà connu.

On a reçu à Turin une dépêche d'Ancône du 22. La publication du décret convoquant les comices populaires pour les 4 et 5 novembre afin de voter le plébiscite relatif à l'annexion, a provoqué un enthousiasme général.

Naples, 22. — En Sicile, à Termini, Patti, Piazza, Favarra, et dans d'autres villes, la population a voté à l'unanimité pour le *oui*.

Dans les autres villes, le *oui* a obtenu la presque unanimité des suffrages. — Havas.

FEUILLETON

LOUISE MICHAUD.

(Suite.)

Mais bientôt la figure angélique de Louise apparaissait à ses yeux et venait ranimer son cœur. A cette vision adorée, il se reprenait à l'espoir, au courage, à la fermeté; il pensait à Louise et étudiait en quelque sorte la puissance dont la jeune fille disposait sur lui-même; il sentait que se priver de sa vue, ne plus l'aimer, lui serait impossible; que cet amour constituait désormais sa vie, que rien ne le remplacerait dans son cœur, et alors le courage de la passion lui revenait, il eût bravé son père.

Cependant ces alternatives n'avancèrent pas la question. Il fallait prendre un parti.

D'un moment à l'autre le marquis pouvait lui-même s'engager au nom de son fils, et les difficultés alors eussent été doubles. D'ailleurs pourquoi différer? La situation serait-elle changée dans huit jours, et y aurait-il autre chose, sinon huit jours de perdus? Enfin, pourrait-il ne plus voir Louise, et n'était-il pas impossible qu'il se présentât chez M^{me} Monneret sans être accompa-

gné de l'abbé et autorisé par son père à préparer les voies à une demande en forme?

Il n'y avait donc pas à hésiter, et il venait de prendre la résolution de parler le jour même lorsque son domestique le prévint que son père l'attendait. Dans toute autre circonstance, c'eût été le cœur léger et le cigare aux lèvres, malgré l'horreur du marquis pour cette détestable habitude, que Henri eût abordé M. de Brian; dans l'état où il se trouvait cette simple invitation sonna comme un glas funèbre à ses oreilles.

— Allons, se dit-il, du courage! après tout mon père est bon: quand il verra à quel point je serais malheureux de son refus, il cédera.

Lorsque Henri entra chez le marquis, sa pâleur était telle que celui-ci s'en aperçut.

— Qu'as-tu donc ce matin, Henri? je te trouve mauvaise mine; serais-tu malade?

— Non, mon père, je vous remercie, je n'ai rien, je ne souffre pas; j'ai mal dormi et c'est sans doute....

Le marquis crut à quelque escapade.

— Ah! ah! tu as mal dormi, fit-il en soulignant son sourire; très-bien, très-bien! Un tour au bois à cheval, un bon déjeuner, et nous n'y penserons plus, n'est-il pas vrai? Mais avant de te laisser partir au galop d'Arabelle, j'ai à te parler de choses assez graves. Fais-moi

le plaisir de t'asseoir et de m'écouter.

Ce préambule chez un homme habitué à aller droit au fait inquiéta fort Henri, qui n'en fit cependant rien paraître et s'assit en silence. M. de Brian commença en ces termes :

— Henri, mon cher enfant, tu as, si je ne me trompe, vingt-sept ans, qu'on en dise ta tante, qui te voit toujours au berceau. Jusqu'à présent ta vie a été celle de tous les jeunes gens qui restent oisifs, ce qui est un grand tort. Au reste, je me trompe, tu n'es pas de ceux-là. Tu as fait bravement la seule chose que j'aie exigée de toi; tu t'es battu à Anvers, en Afrique, enfin tu as défendu la monarchie sur les barricades où tu as laissé en peu du sang des Brian. Ce ruban que tu portes, tu ne le dois pas à la pauvre influence que peut jouir ton père, tu l'as gagné en servant des causes honorables, tu peux en être fier comme je le suis moi-même.

— Cher et excellent père, combien je suis touché....

— Bien, bien, dit le marquis sans le laisser achever, je sais que tu m'aimes, et au fond, malgré quelques petites peccadilles que j'ai bien voulu pardonner, ni la marquisse ni moi n'avons à nous plaindre de notre fils; mais je ne veux pas m'attendrir à présent, bien au contraire. Et d'ailleurs, je n'ai à te dire que des choses gaies quoiqu'elles graves cependant.

Le Journal de Rome publie, d'après la Gazette de Gaète, le texte du memorandum adressé par le roi de Naples à la diplomatie étrangère; ce document porte la date du 25 septembre dernier; en voici la conclusion :

« Après avoir accompli, dans la mesure de ses forces, la difficile mission que le sort lui a confiée, en combattant en même temps la révolution intérieure et l'invasion extérieure, l'une poussée par l'autre, il ne reste au roi des Deux-Siciles d'autre devoir que celui de s'adresser de nouveau à toutes les puissances européennes, afin de constater la légitimité de sa cause, pour signaler l'écueil contre lequel il a fait naufrage et sur lequel d'autres trônes le feront aussi, pour protester contre les actes et les conséquences de l'invasion dont il est victime, pour laisser enfin au jugement impartial de l'opinion publique l'appréciation des événements qui l'obligent à combattre pour la monarchie qu'il tient de Dieu, de son droit et de l'amour de ses populations. »

Nous reproduisons d'après les *Nationalités* le document suivant :

Memorandum du dictateur Garibaldi aux puissances d'Europe.

Il est à la connaissance de toutes les intelligences que l'Europe est loin de se trouver dans un état normal et convenable à ses populations.

La France, qui occupe sans conteste le premier rang parmi les puissances européennes, entretient sous les armes six cent mille soldats, une des premières flottes du monde, et une immense quantité d'employés pour la sûreté intérieure.

L'Angleterre n'a pas le même nombre de soldats, mais une flotte supérieure et peut-être un plus grand nombre d'employés pour la sûreté de ses possessions lointaines. La Russie et la Prusse, pour se maintenir en équilibre, ont aussi besoin de salarier d'immenses armées.

Les Etats secondaires, ne fût-ce que par esprit d'imitation, et pour faire acte de puissance, sont obligés de se maintenir proportionnellement sur le sur le même pied.

Je ne parlerai pas de l'Autriche et de l'Empire ottoman condamnés à crouler pour le plus grand bien des malheureux peuples qu'ils oppriment.

On peut enfin se demander le pourquoi de cette solution violente de l'Europe. Tous parlent de civilisation et de progrès... Il me semble, au contraire, qu'à l'exception du luxe, nous ne différons guère des temps primitifs, lorsque les hommes se déchiraient entre eux pour s'arracher une proie. Nous passons notre vie à nous menacer continuellement et réciproquement tandis qu'en Europe la grande majorité, non-seulement des intelligences, mais des hommes de bon sens, comprend parfaitement que nous pourrions ainsi passer notre vie sans cet état perpétuel de menaces et d'hostilités les uns contre les autres, et sans cette nécessité qui semble fatalement imposée aux peuples par quelque ennemi secret et invincible de l'humanité, de s'entretuer avec tant de science et de raffinerie.

Par exemple, supposons une chose.

Supposons que l'Europe forme un seul Etat : qui songerait jamais à la déranger chez elle? Qui jamais s'aviserait, je vous le demande, à troubler le repos de cette souveraine du monde?

Et, dans cette supposition, plus d'armées, plus de flottes; les immenses capitaux, presque toujours arrachés aux besoins et à la misère des peuples pour être prodigués à des causes d'extermination, seraient convertis, au contraire, à l'avantage du peuple, au développement colossal de l'industrie, à l'amélioration des routes, à la construction des ponts, au creusement des canaux, à la fondation d'établissements publics, et à l'érection d'écoles, qui enlèveraient à la misère et à l'ignorance tant de pauvres créatures qui, dans tous les pays du monde, quel que soit leur degré de civilisation, sont condamnées, par l'égoïsme du calcul et de la mauvaise administration des classes privilégiées et puissantes, à l'abrutissement, à la prostitution de l'âme et de la matière.

Eh bien! la mise en pratique des réformes sociales que j'ébauche à peine ne dépend que d'une puissante et généreuse initiative: quand donc l'Europe a-t-elle présenté de plus grandes probabilités pour la réalisation de ces bienfaits humanitaires? Examinons la situation. Alexandre II proclame en Russie l'émancipation des esclaves. Victor-Emmanuel jette en Italie le sceptre sur le champ de bataille et expose sa vie pour la régénération d'une noble race et d'une grande nation.

En Angleterre, une reine vertueuse et une nation généreuse et sage s'associent avec enthousiasme à la cause des nationalités opprimées.

La France, enfin, par la masse de sa population concentrée, par la valeur de ses soldats et par le récent prestige de la plus brillante période de son histoire militaire, est appelée à être l'arbitre de l'Europe.

A qui l'initiative de cette grande œuvre? Au pays qui marche à l'avant garde de la révolution!

L'idée d'une confédération européenne qui serait mise en avant par le chef de l'Empire français, et qui répandrait la tranquillité et la félicité dans le monde, ne vaut-elle pas mieux que toutes les combinaisons politiques qui donnent la fièvre et tourmentent chaque jour ce pauvre peuple? A la pensée de l'atroce destruction qu'un seul combat entre les grandes flottes des puissances occidentales entraînerait avec lui, celui qui oserait en donner l'ordre devrait reculer de terreur, et il n'y aura probablement jamais un homme assez tristement hardi pour en assumer l'épouvantable responsabilité.

La rivalité qui a existé entre la France et l'Angleterre depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours existe encore; mais aujourd'hui, nous le constatons à la gloire du progrès humain, elle est infiniment moins extrême, si bien qu'une transaction entre les deux plus grandes nations de l'Europe, transaction qui aurait pour but le bien de l'humanité, ne peut être rangée au nombre des songes et des utopies par les hommes de cœur.

Donc, la base d'une confédération européenne est naturellement tracée par la France et par l'Angleterre. Que la France et l'Angleterre se tendent franchement, loyalement la main, et l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Hongrie, la Belgique, la Suisse, la Grèce, la Roumélie, viendront, elles aussi, et pour ainsi dire instinctivement, se grouper à elles. En somme, toutes les nationalités divisées et opprimées; les races slaves, celtiques, ger-

maniques, scandinaves, la gigantesque Russie y comprise, ne voudront pas rester en dehors de cette régénération politique à laquelle les convie le génie du siècle. Je sais bien qu'une objection se pose naturellement en opposition avec le projet qui précède.

Que faire de cette innombrable masse d'hommes employés maintenant dans les armées et dans la marine militaire?

La réponse est facile.

Dans le même temps que ces masses seraient licenciées, nous serions débarrassés des institutions aggravantes et nuisibles, et l'esprit des souverains, moins préoccupé par l'esprit des conquêtes, de la guerre, de la destruction, serait tourné, au contraire, vers la création d'institutions utiles, et descendrait par l'étude des généralités à celle des familles et même des individus.

D'autre part, par l'accroissement de l'industrie, par la tranquillité du commerce, la marine marchande réclamera à la marine militaire, à l'instant, toute la partie active; et le nombre incalculable des travaux créés par la paix, par l'association, par la tranquillité, engloutirait toute cette population armée, fût-elle encore le double de ce qu'elle est aujourd'hui.

La guerre n'étant presque plus possible, les armées deviendraient inutiles. Mais ce qui ne serait pas inutile serait de maintenir le peuple dans ses habitudes guerrières et généreuses, par le moyen de milices nationales qui seraient prêtes à réprimer les désordres et toute ambition qui tenterait d'enfreindre le pacte européen. Je désire ardemment que mes paroles parviennent à la connaissance de ceux à qui Dieu a confié la sainte mission de faire le bien, et ils le feront certainement en préférant à une grandeur fausse et éphémère la vraie grandeur, celle qui a sa base dans l'amour et la reconnaissance des peuples.

G. GARIBALDI.

Nos lecteurs ont dû juger le style imagé, bizarre et affecté avec lequel le dictateur exprime des idées trop renouvelées de la célèbre utopie de la paix universelle, pour que l'on puisse les prendre au sérieux.

Garibaldi veut la paix et en cela nous sommes complètement de son avis; toutefois il nous paraît la chercher dans des rêveries honnêtes, mais impossibles.

Garibaldi veut la paix au moyen d'une confédération sentimentale des nations européennes, afin que la guerre soit désormais impossible et que les armées, dorénavant, inoccupées, puissent fournir aux travaux de la paix de nombreux travailleurs.

Ces rêves ont été déjà faits, et depuis l'abbé de Saint-Pierre ils ont trouvé en France, en Allemagne et même en Angleterre, de nombreuses et diverses expressions. Mais ce sont des rêves après lesquels, quand on les a embrassés un instant, il faut revenir à la vie pratique, à la vie de tous les jours, aux passions, aux misères, aux imperfections de l'humanité, toutes causes virtuellement abrogatives des politiques de Salente comme des sociétés icariennes et des phalanstères de Fourier.

(Le Pays.)

On lit dans la partie non-officielle du *Moniteur* une note relative aux opérations accomplies par le

— Je vous écoute, mon père.

— Comme je te disais au commencement, tu as donc vingt-sept ans, c'est-à-dire l'âge où il faut nécessairement cesser d'être oisif, où l'on ne saurait retarder de choisir sa carrière, de se créer une situation en harmonie avec le rang, la fortune dont on jouit, en un mot, il faut s'établir.

Henri devina son père et pâlit.

— Je manquerais à mon devoir de père et de chef de famille, mon cher enfant, si je ne prévoyais cette éventualité, et si, l'ayant prévue, je n'avais point cherché à y parer. Il y a déjà longtemps que la pensée de ton établissement, tranchons le mot, de ton mariage, me préoccupe. Sans que tu t'en doutes, ou, pour mieux dire, sans que tu l'aies remarqué, je t'ai étudié, j'ai observé tes goûts, ton caractère, tes allures, et je me suis convaincu que tu possédais les qualités qui font l'honnête homme, de même qu'il suffit de te voir pour te trouver un homme comme il faut. J'ai donc pensé avec raison, j'espère, que la femme qui l'aura pour mari sera la plus heureuse des femmes. Peut-être mon affection pour toi a-t-elle un peu influencé mon jugement, et, fit-il en souriant, il y a des moments où je suis assez porté à le croire; cependant, au fond, je suis dans le vrai.

Henri aurait donné beaucoup pour que son père abrégât, mais il savait que le noble pair, qui parlait rarement à la chambre, aimait assez à prendre sa revanche

dans son cabinet; il n'osa donc pas l'interrompre, se résignant à subir un di-cours dont il devinait la fin. Cela lui permettait d'ailleurs de se préparer à une attaque qu'il sentait devoir être rude.

— D'un autre côté, continua M. de Brian, il fallait non moins de précautions et d'études pour connaître le caractère et le cœur de celle que je te destine. Aucune considération ne saurait me déterminer à t'imposer un joug qui te rendit malheureux. Je veux bien que tu portes ta chaîne, mais du moins, comme disaient les Anacréons de l'Empire, tâchons qu'elle soit couverte de fleurs. Or, M^{lle} Amélie de Renneville, la fille de mon vieil ami et ton amie d'enfance, réunit toutes les conditions désirables. Je ne ferai pas valoir la vieille amitié qui me lie à son père. Mais, outre que toutes les convenances de fortune, de famille, de position, se réunissent dans cette union, tu sais comme moi qu'Amélie est charmante, élevée par la comtesse dans les meilleurs principes et distinguée au plus haut point. Elle me paraît de plus ne pas te voir avec déplaisir, et il est évident pour moi que vous ferez un ménage charmant. Je ne vois donc pas d'objection à ce mariage, et il y a déjà quelques jours que j'en ai parlé au comte, qui y a consenti avec joie.

— Vous en avez parlé à M. de Renneville, mon père?

— J'ai fait mieux, car, à cela près de la forme, c'est

une demande officielle que je lui ai adressée.

— Eh bien! mon père, dit Henri s'armant de courage, vous avez eu tort.

— Qu'est-ce à dire? fit le marquis en regardant son fils en face, je crois que vous me manquez de respect.

— Pardon! mon père, je voulais dire...

— Et en quoi ai-je eu tort, s'il vous plaît?

— C'est que, s'il faut vous l'avouer, mon intention n'est point de me marier.

— Vous ne voulez pas vous marier?

— Du moins pas avec M^{lle} de Renneville.

— Ah! voici du nouveau, par exemple! Et peut-on savoir qu'elle est la duchesse que vous préférez à Amélie?

— Mon Dieu! mon père, vous paraissez irrité... et peut-être dans un autre moment...

— Que voulez-vous dire? Croyez-vous que dans un autre moment je serais plus disposé à écouter vos sottises? Non, non, parlez à l'instant. Après tout, voyons votre choix; je ne pense pas qu'il soit indigne de vous. Parlez, je vous écoute.

On l'a dit souvent et avec raison, le courage n'est qu'un sentiment relatif. Tel qui brave la mort dans une bataille ou essuie sans pâlir le feu d'un adversaire dans un duel ne saurait se résoudre à parler dans une assemblée ou subir en tremblant le joug d'une femme, d'un enfant, d'un ami. Henri était ainsi. Il connaissait le ca-

corps expéditionnaire français de concert avec les troupes turques. Nous en extrayons les passages suivants :

« Le général de Beaufort-d'Hautpoul a quitté Beyrouth le 25 septembre, à sept heures du matin, avec 2,400 hommes d'infanterie, une batterie de montagne et une escorte de cavalerie composée de hussards et de spahis. Le colonel d'Arribeau partait en même temps pour Aïn-Sefer, sur la route de Damas, avec les douze compagnies du centre du 13^e de ligne.

« Trois ou quatre mille chrétiens, hommes, femmes et enfants, ont quitté Beyrouth en même temps que les troupes françaises; d'autres, en grand nombre, les ont suivis : les routes en étaient couvertes. Les Druses apparaissent au loin, sur les crêtes, mais sans oser approcher : aussi la marche de nos troupes n'a-t-elle offert aucun incident sérieux jusqu'à Deir-el-Kamar, où elles sont arrivées le 26 au soir.

« On se ferait difficilement une idée de l'état où nos troupes ont trouvé Deir-el-Kamar; toutes les maisons sont détruites; des monceaux de cadavres encombraient les rues, c'était un spectacle sans nom de voir ces milliers de chrétiens, presque exclusivement femmes et enfants, rentrant sans ressource aucune dans ces ruines où gisent encore leurs pères, leurs maris ou leurs frères.

« Le général de Beaufort-d'Hautpoul a organisé une sorte de municipalité composée de cinq des plus notables, et qui a pour mission de pourvoir aux premiers besoins des chrétiens et de maintenir l'ordre dans une population livrée à tant de douleurs et de misères.

« Les soldats turcs ont été requis pour enterrer tant de cadavres que l'insouciance et le mépris des musulmans ont laissés pendant quatre mois sans sépulture, pour brûler les débris humains épars dans les ruines, déblayer les rues et permettre ainsi l'accès du peu des maisons qui peuvent encore offrir aux chrétiens un indispensable mais dangereux refuge. L'infection était telle que le général de Beaufort-d'Hautpoul a dû éloigner son camp le plus possible; il a pris les mesures de prudence pour prévenir toute épidémie; les bataillons du 13^e de ligne, stationnés à Bet-ed-Din, ont envoyé des hommes pour aider à relever, à couvrir les maisons saccagées par les Druses.

« Toutes ces mesures qu'au premier jour de son arrivée à Deir-el-Kamar le commandant militaire français avait organisées ont reçu une active exécution sous la surveillance du colonel d'Arribeau; Fuad pacha en a reconnu l'importance, et il se proposait de les appliquer dans les villages qu'il a mission de reconstruire.

« Le général de Beaufort-d'Hautpoul a quitté Deir-el-Kamar le 28 septembre pour venir camper à la source de Barouk, près du village de Neba-Barouk, position réputée inexpugnable dans le Liban et appelée dans le pays la *Citadelle des Druses*.

« Un rassemblement assez considérable de Druses s'était formé dès le matin à Kefer-Nabrak, petit village situé à 200 mètres de la route que la colonne française devait suivre, et paraissait vouloir lui disputer le passage. A la vue de nos troupes, ils se sont enfuis après avoir tué un pauvre chrétien qui s'était trop pressé de rentrer dans son village.

« Le 29, la colonne a franchi le Liban par un chemin presque à pic et a débouché dans la plaine de la Bequâa, en passant par Aïn-Ledji et le village de Kaferrâa. Le camp a été établi sur la rive droite du Lietani, près du pont et en face du village mixte de Djed-Djennin.

« Pendant ce temps-là, Fuad pacha prenait des dispositions pour tenir les Druses à distance et pour réinstaller les chrétiens qui rentraient dans le Chouf et le Djezzine. Il a été rejoint par le général de Beaufort-d'Hautpoul, le 30 septembre, au village de Loghebias, à une petite distance du camp français, et les deux généraux ont pu se concerter sur les mesures que commandait la situation.

« Dans cette entrevue, Fuad pacha a confirmé les renseignements recueillis par le général de Beaufort-d'Hautpoul : les Druses rassemblés d'abord à Niha et à Bradane s'étaient dispersés devant les troupes ottomanes, avaient pu passer par petits groupes au milieu des camps et des postes turcs établis dans la Bequâa, et avaient gagné le Djebel-Cheikh pour se réfugier enfin dans le Haoran, en franchissant la seconde ligne turque placée à Katana, Sassa et Kouneytera. Ce résultat, malheureusement trop facile à prévoir, est très-regrettable; Fuad pacha n'a pu le méconnaître. Les Turcs qui s'étaient chargés d'empêcher les Druses d'échapper à l'action judiciaire, ont laissé les plus notables et les plus compromis faire devant eux, franchir successivement les deux lignes de postes placées dans la Bequâa et à l'est du Djebel-Cheikh, et gagner le Haoran.

« Les événements, et surtout l'insuffisance de l'action musulmane, ont ainsi déplacé la question de répression directe; elle ne peut être vidée que dans le Haoran. Sans parler des nouveaux sacrifices que ces lenteurs imposent à nos soldats, on ne peut que déplorer l'effet moral qu'elles produisent sur les populations maronites, qui regardent l'avenir avec presque autant d'effroi que le passé.

« Toutefois, la présence de la colonne française dans la Bequâa n'a pas été sans résultat, l'effet s'en est fait sentir jusqu'à Damas, où les mauvaises dispositions des musulmans se réveillaient depuis le départ de Fuad pacha pour Beyrouth. La crainte de nous voir apparaître à la moindre complication comprime toute pensée de désordre sérieux.

« Le 2 octobre, le général de Beaufort-d'Hautpoul ayant perdu l'espoir de rencontrer les Druses dans le Djebel-Cheikh, est venu camper à Kab-Elias, situé près du débouché de la route de Beyrouth à Damas, dans la Bequâa, position excellente d'où il peut rentrer dans la montagne, ou se porter facilement dans le Djebel-Cheikh ou dans le Liban, si les Druses essayaient de s'y réunir.

« Kab-Elias est un village mixte dont toute la partie chrétienne a été détruite. Les Druses l'ont abandonné; les chrétiens y rentrent, et, grâce à l'appui des Français et à l'organisation que le commandant du corps expéditionnaire cherche à leur donner, ils essayent de se rattacher à la vie. Mais on ne peut méconnaître que l'état des chrétiens en Syrie demande des moyens plus énergiques, plus décisifs encore. Sous la pression de la conscience publique, l'autorité musulmane a fortement organisé tout d'abord un système d'enquête et de répression judiciaire; mais elle reste impuissante à relever le

moral des Maronites, à les arracher à la faim.

« Aussi les malheureux qui ont suivi les troupes française depuis Beyrouth meurent-ils de désespoir et de misère, sans ressources, sans vêtements, sans outils, sans moyens de transport. Les seuls secours apportés jusqu'ici se bornent à 5,000 piastres distribuées par Fuad pacha à son passage à Deir-el-Kamar; déjà une partie de ces pauvres gens reprennent la route de Beyrouth; le drapeau de la France est là, ils croient y retrouver l'espérance et la vie. Il est urgent que l'Europe avise par des secours abondants et argent, par le concours incessant des populations chrétiennes.

« Le général de Beaufort-d'Hautpoul et ses vaillants soldats représentent la civilisation chrétienne, refoulant dans ses lointains repaires la barbarie d'un autre siècle. C'est la France qui les y envoie, mais ils y sont l'image de l'Europe tout entière, et l'Europe doit vouloir que les attentats contre l'humanité soient vengés, que les victimes qui survivent soient relevées et protégées, enfin qu'une organisation forte et durable épargne désormais au monde un spectacle qui navre tous les cœurs et révolte toutes les consciences.

« Cet appel à la pitié de tous a déjà été devancé par d'abondantes offrandes recueillies sur tous les points de la France; elles arriveront bientôt pour ranimer les courages chancelants et les forces épuisées.

« Dernièrement l'Empereur a donné l'ordre d'envoyer un million en Syrie pour y être distribué en secours. Qu'un si noble exemple soit suivi, et l'on verra les angoisses de la misère faire place aux douces inspirations du travail et de la sécurité. »

DERNIÈRES NOUVELLES.

Des conférences confidentielles ont déjà eu lieu à Varsovie entre les ministres des grandes puissances. D'autres conférences doivent encore avoir lieu, mais on assure qu'il n'est pas question de traité dans ces conférences.

Vienne, 23 octobre. — D'après les rapports qu'on a reçus jusqu'à présent des provinces, la constitution a été accueillie partout avec enthousiasme.

Le vote en faveur de l'annexion des Deux-Siciles au Piémont, devient de plus en plus unanime.

Londres, 24 octobre. — Le *Times* a reçu de Naples, sous la date du 23, la dépêche suivante :

« Le général Turr a reçu l'ordre d'être prêt à partir par mer, pour une destination inconnue. La légion hongroise fera partie de l'expédition. »

On dit que toutes les troupes napolitaines devaient, vers le 25 octobre, se trouver réunies derrière le Carigliano, appuyées sur Gaëte, située à 15 kilomètres de cette rivière. Le siège de Gaëte sera entrepris immédiatement. Le roi Victor-Emmanuel, après avoir fait, le 28 octobre, son entrée solennelle à Naples, se rendra devant la ville, afin d'arrêter avec ses généraux le plan des opérations contre Gaëte. — Havas.

L'engagement qui a eu lieu à Isernia entre les

ractère absolu de son père, son obstination à vouloir, sa persistance dans ses idées; aussi lui fallut-il un effort surhumain pour braver la colère qu'il voyait prête à éclater sur le visage du marquis.

— Vous avez raison, mon père, dit-il après un moment d'hésitation, lorsque vous dites que je n'ai pu faire un choix indigne de vous ni de moi-même. Celle que j'aime est digne en effet, par ses qualités, par ses vertus, des hommages de toute la terre.

— Je n'en doute pas, dit le marquis avec vivacité; je n'en doute pas, je connais d'ailleurs la phrase, elle est consacrée. Mais après, après? voyons! son nom, sa situation, sa famille? Répondez, vous voyez bien que j'attends.

Le moment était solennel. Henri sentit comme un nuage couvrir ses yeux, son cœur s'arrêta dans sa poitrine, il fut près de défaillir. Cependant, par un effort suprême, il assura son cœur et reprit avec fermeté :

— Mon père, celle que j'aime et que je suis résolu à épouser est la fille d'un simple paysan; elle s'appelle Louise Michaud!

La foudre tombant aux pieds du marquis ne l'eût pas plus stupéfait que les paroles de son fils. Il resta un instant sans voix, anéanti. Son visage s'était couvert d'une rougeur violacée, avant-coureur de l'apoplexie qui selon toute apparence devait un jour l'enlever. Il passa lentement sa main sur son front chauve, puis il se leva et

se mit à marcher en silence. Au bout de quelques minutes il s'arrêta :

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, Henri? dit-il d'une voix douce et comme accablé sous le poids du chagrin.

Henri fut attendri et sa fermeté l'eût abandonné, s'il n'eût précisément jugé que le moment était favorable et ne se retrouverait probablement plus.

— Rien n'est plus sérieux, mon père, je vous jure. J'ai beaucoup réfléchi, j'ai souffert à l'idée d'une résistance de ma part à vos désirs, mais...

— Ainsi, fit le marquis en interrompant son fils, c'est à une amourette, à une fantaisie, que vous prétendez sacrifier les chances superbes de votre avenir; c'est pour des amours champêtres que vous voulez me faire manquer à ma parole, briser l'espoir de toute ma vie, accabler de chagrin ma vieillesse et vous rendre la fable de tout le monde!

— Croyez, mon père....

— Mais vous n'avez donc pas un seul instant réfléchi aux conséquences d'une pareille sottise? Vous n'avez donc rien compris des nécessités de votre position? Comment! vous, le fils unique du marquis de Brian, pair de France, grand officier de la Légion-d'Honneur, riche à deux cent mille livres de rentes, vous êtes assez naïf pour filer le parfait amour avec une fille de ferme!...

— Mon père! s'écria Henri.

— Et pour vouloir l'épouser? Vous oubliez votre rang, le respect que vous devez à votre famille et à vous-même, les obligations invincibles que vous crée la société en échange des avantages qu'elle vous donne; considérations, estime publique, amitiés dévouées, fortune, vous faites de cela une litière aux sabots de quelque drôlesse!...

— Monsieur! s'écria Henri pâle comme la mort.

— Qu'est-ce donc, s'écria M. de Brian en se croisant les bras, n'allez-vous pas m'insulter?

Henri se recula en cachant sa tête dans ses mains.

— Et vous osez espérer que je consentirai à une pareille ignominie? Vous croyez que votre mère et moi subirions un pareil affront? Ne l'espérez pas, Monsieur: je vous donne un mois pour réfléchir; dans un mois vous épouserez M^{lle} de Renneville ou vous quitterez ma maison.

— Ma résolution est irrévocable, mon père, et malgré le respect que je vous dois, j'épouserai celle que j'aime.

— Vous osez me braver chez moi, s'écria le marquis furieux: sortez! je vous chasse et ne veux vous revoir jamais!

— Soit! répondit Henri.

Sans ajouter un mot, le jeune homme poussa vivement la porte du cabinet et sortit.

(La suite au prochain numéro.)

troupes de François II et les Garibaldiens avait été provoqué par les premières.

Il paraît que cet engagement avait surtout pour but de masquer l'intention qu'avaient les royaux d'évacuer Capoue et de leur donner du temps pour effectuer cette évacuation.

Les dernières dépêches nous apprennent que les troupes royales ont, en effet, quitté Capoue et se sont retirées sur Gaëte. Cette décision aurait été prise par suite de l'impossibilité où se trouvaient ces troupes d'occuper toute la ligne entre Capoue et Gaëte, laquelle est d'environ vingt lieues.

On nous écrit, du reste, que la place de Gaëte est abondamment ravitaillée de munitions et de vivres. Le renfort qu'elle vient de recevoir par la retraite des troupes qui étaient à Capoue ajoute encore aux ressources de cette place, qui serait en état de soutenir un long siège. (Le Pays.)

AVIS.

La Maison de banque A. SERRE, 3, rue d'Amsterdam, a l'honneur d'informer le public qu'elle ouvre des comptes-courants, avec chèques, à 4 p. 0/0. Les avances sur titres sont faites au taux

de la banque de France, avec 1 25 de commission par mille francs prêtés. Négociations de titres aux conditions officielles. Envoi immédiat des sommes.

BOURSE DU 23 OCTOBRE.

3 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 69 05
4 1/2 p. 0/0 hausse 05 cent. — Fermé à 95 75.

BOURSE DU 24 OCTOBRE.

3 p. 0/0 baisse 20 cent. — Fermé à 68 85.
4 1/2 p. 0/0 hausse 10 cent. — Fermé à 95 85.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE

Commune de Villebriant,

Au bourg, une MAISON, servant d'auberge, et DÉPENDANCES.

A la Foye, 33 ares de VIGNE.

S'adresser audit notaire. (512)

A CÉDER

L'HOTEL

DU CHEVAL BLANC

au Coudray,

pour la Saint Jean prochaine.

S'adresser à M. MORON, qui l'exploite. (513)

A VENDRE

Une jolie JUMENT de selle, qui pourrait convenir à un chasseur.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Un poêle en faïence avec four.

S'adresser au bureau du journal.

MAISON A LOUER

Présentement.

Cette maison, située rue Verte, près le Champ-de-Foire, est composée de huit chambres à feu, deux celliers, cours et jardin.

La maison est fraîchement décorée. S'adresser à M. GIRARD fils, marchand de bois à Saumur. (221)

A LOUER

Jolie MAISON bourgeoise, Cour, Ecuries et Remise,

Rue des Forges, n° 10. S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A LOUER

Appartement au premier étage,

Rue de la Tonnelle, 18.

S'adresser à M. NAY-CHATILLON.

A LOUER

DE SUITE,

Ensemble ou séparément,

1° Le CHATEAU DE JOREAU, avec ses RÉSERVES, situé près de Gennes (Maine-et-Loire), sur les bords de la Loire, et à une distance de 16 kilom. de Saumur et de 30 kilom. d'Angers; — l'omnibus du chemin de fer de la station des Rosiers dessert le bourg de Gennes. — Ce château est adossé à un coteau couvert de magnifiques bois-taillis, dépendant de la réserve et dominant les riches vallées de la Loire.

2° Le droit exclusif de chasse sur toute la terre de Joreau, d'une étendue de 365 hectares, dont 220 hectares se tenant; — Les bois contiennent une grande variété de gibier et notamment quelques faisans qui s'y sont bien acclimatés. — Nota. Le garde de la propriété sera à la disposition du locataire pour s'occuper d'élever du gibier.

3° De dix à quinze hectares de terrain, près le château, pouvant être avantageusement utilisés pour un établissement d'horticulture ou pour plantation de vignes. On peut également tirer un très-bon parti de la terre de bruyère qui se trouve dans un des coteaux dépendant de la terre de Joreau.

4° Et une carrière de tuffeaux, située dans le coteau d'Avort, sur la route de grande communication n° 20, de Gennes à Martigné.

S'adresser, pour visiter les lieux, au sieur MIAULT, garde particulier du château de Joreau, et pour traiter :

1° A M. FAURERON, expert à Saint-Georges-sur-Loire;

2° A M^e AUDOUIN, notaire à Nueil;

3° Et à M^e BIZARD, notaire à Angers, dépositaire des titres de propriété.

Place de la Bilange, 36, à Saumur,

SIMON,

MARCHAND DE CHAUSSURES,

A l'honneur de prévenir qu'il vient de recevoir de Paris tout un assortiment de chaussures pour l'hiver; souliers en satins blanc et noir pour bal, chaussures de chasse. (501)

UNE MAISON DE BLANC

Demande un Apprenti.

S'adresser au bureau du journal.

M. GAULTIER-BRIÈRE, libraire à Saumur, demande un EMPLOYÉ.

Inutile de connaître la librairie.

Une maison de Draperie, Rouennerie et Nouveautés demande UN APPRENTI.

S'adresser au bureau du journal.

M. SIMON, huissier à Saumur, demande un CLERC.

Il donnera la préférence à un jeune homme qui sortira de classes aux vacances prochaines. (347)

DÉPOSÉ AU TRIBUNAL DE COMMERCE.

EAU ARCHELAIS

Procédé infailible pour faire repousser les cheveux et en arrêter la chute en peu de temps.

Dépôt central chez M. L. PETIT, coiffeur, rue du Change, n° 10, à Tours.

Cette Eau, dont l'efficacité est in-

contestable et si justement appréciée par les personnes qui en ont fait usage jusqu'à ce jour, ayant été approuvée par la médecine, et soumise à l'examen de chimistes distingués, a été reconnue inoffensive pour l'usage externe et bienfaisante pour le cuir chevelu.

Ne renfermant que des principes régénérateurs et n'étant composée uniquement que de sucs de plantes toniques, elle lutte contre les calvités les plus prononcées et prévient celles qui tendraient à se déclarer.

Prix : 3 fr. et 5 fr. le flacon.

On fait des traités à forfait. — On garantit, dans l'espace de 4 mois, un bon résultat.

POMMADE ARCHELAIS

Prix : 2 francs le pot.

Renfermant les mêmes principes que l'Eau, elle en seconde les bienfaits effets et, après la régénération de la chevelure, elle en entretient la finesse et la souplesse.

Dépôt à Saumur, chez M. TURMEAU, coiffeur, rue d'Orléans. (499)

EAU TONIQUE, PARACHUTE DES CHEVEUX

DE CHALMIN, A ROUEN.

Seule composition reconnue infailible par les consommateurs pour arrêter promptement la chute des cheveux; elle en empêche la décoloration, nettoie parfaitement le cuir chevelu, détruit les matières grasses et pellicules blanchâtres; ses propriétés régénératrices favorisent la reproduction de nouveaux cheveux, les font épais, les rendent souples et brillants, et empêchent le blanchiment. — GARANTIE. — Prix du flacon, 3 fr. — Fabrique à Rouen, rue de l'Hôpital, 40. — Dépôts dans toutes les villes de France.

A Saumur, chez M. Balzeau et M. Pissot, coiffeurs-parfumeurs; à Baugé, chez M. Chaussepied, coiffeur-parfumeur. (4)

Imprimerie et librairie d'ERNEST MAZEREAU, place de la Bonifierie, 11, à Loudun (Vienne).

EN VENTE :

AVIS A MES VOISINS CULTIVATEURS

Par CH. KARCZEWSKI.

Prix : 2 francs 25 centimes.

P.-S. On peut se procurer cet ouvrage au bureau du journal et chez tous les libraires.

Saumur, imprimerie de P. GODET.

ABONNEMENTS

Un an, 6 mois.

PARIS 45f. 8f.

DÉPARTEMENTS. } 45f. 40f.

Corse, Algérie } 45f. 40f.

Étranger, selon le tarif postal.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

JOURNAL DES DAMES ET DES SALONS.

7^e Année. — DEUX numéros par mois AU LIEU D'UN, sans augmentation de prix.

BUREAUX A PARIS
Rue Ste-Anne, 64.

Envoyer franco au Directeur un bon de poste sur Paris, ou s'adresser aux Libraires ou aux Messageries.

La France élégante n'a plus besoin aujourd'hui de justifier son succès toujours croissant et la place importante qu'elle occupe au premier rang des publications du même genre : l'accueil qu'elle a reçu lui est un sûr garant des sympathies nombreuses qu'elle a fait naître, et elle ne négligera rien pour se maintenir dans la voie d'améliorations qu'elle a inaugurée. — En paraissant deux fois au lieu d'une, elle a trouvé le secret, non-seulement de doubler le nombre et la valeur des annexes de broderies, de gravures et de musique, mais encore de donner à sa rédaction un éclat que chercherait vainement à atteindre toute publication rivale.

La France élégante publie dans le courant de chaque année : — 1^{er} 24 numéros, format grand in-8^o,

On s'abonne en adressant un bon sur la poste à l'ordre du Directeur de la FRANCE ÉLÉGANTE, rue Sainte-Anne, 64, à Paris.

édition de luxe, texte encadré et avec une couverture de couleur; — 2^e 28 à 30 gravures de modes colorées, inédites, dessinées par M^{me} HÉLOÏSE LÉLOIR; — 3^e 15 planches de dessins de broderies par les premiers dessinateurs en ce genre; — 4^e 15 planches de patrons de robes, manteaux, chapeaux, lingerie, vêtements d'enfants; — 5^e 4 à 6 planches de tapisserie colorée ou de dessins pour crochet, filet et tricot; — 6^e Environ 40 morceaux de musique, de chant et de piano; — 7^e et une multitude d'ouvrages de fantaisie en tous les genres pour dames et demoiselles.

Quant à sa rédaction, il suffit de citer les écrivains qui y concourent pour nous dispenser de tout éloge.

La France élégante a publié l'année dernière :

Le Capitaine Simon, par Paul Féval; Delphine, par M^{me} Clémence Robert; Berthe, par Pierre Zaccane; elle commence en ce moment la publication

d'Un Roman de M^{me} la C^{te} DASH

qui sera suivi de Nouvelles de MM. Des Essarts, Elie Berthet, Paul Féval, Emmanuel Gonzalès, Jules Sandeau, Etienne Enault, Jules Kergomard, Ponson du Terrail, Edmond About, Pierre Zaccane, M^{me} Anaïs Ségalas, comtesse Dash, Clémence Robert, Maria Delcambre, etc.

Il n'est point de recueils de ce genre qui puissent offrir une pareille réunion de talents divers et réellement distingués.